

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 43 (1898)  
**Heft:** 3

**Artikel:** Opérations autour de Vienne en 1809  
**Autor:** Pfund  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-337491>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 10.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# REVUE MILITAIRE SUISSE

XLIII<sup>e</sup> Année.

N° 3.

Mars 1898.

## OPÉRATIONS AUTOUR DE VIENNE EN 1809

(Avec une planche.)

C'est toujours avec une grande attention que l'on suit de toutes parts les manœuvres de nos puissants voisins, qui rivalisent d'habileté, de vitesse, d'endurance et ne négligent aucun moyen de porter armement et matériel à la dernière perfection. Mais ce qui étonne dans ces temps de progrès vertigineux, où aucun obstacle n'arrête plus le génie de l'homme, c'est la difficulté qu'ont éprouvée, à plusieurs reprises, les troupes techniques de ces armées permanentes à franchir rapidement les rivières de grand courant ou seulement de courant ordinaire.

Tout le monde sait l'échec déplorable qu'a subi récemment, au cours d'un simulacre de sortie, une garnison de 20 000 hommes arrêtée par une rivière. On comprend que cet incident ait soulevé d'amères et sévères critiques et qu'il ait provoqué une juste émotion dans l'armée et le pays. Si les progrès réalisés dans le passage des cours d'eau sont loin de suivre les perfectionnements successifs du matériel, cela provient de ce que le matériel, quelque ingénieux qu'il soit, exige pour sa mise en place adresse, vigueur corporelle, sang-froid, expérience et discipline, qualités militaires qui, de tout temps, sont indépendantes du progrès de la science et qu'on demandait aussi bien aux soldats romains et aux soldats d'Annibal qu'à ceux des armées modernes. Sans doute, un matériel judicieusement approprié facilite la réussite de l'opération, mais la garantie du succès ne se trouve que dans l'aptitude de la troupe et dans l'esprit qui l'anime.

Nos pontonniers suisses répondent-ils à l'attente de l'armée dans n'importe quelle situation ? Ils ont certainement gagné sa confiance ces dernières années, par des pontages exécutés souvent dans des conditions très dangereuses ; mais, avant de répondre complètement à la question, voyons ce qui s'est fait

dans les cas mémorables que nous offre l'histoire, et, pour aujourd'hui, jetons un coup d'œil sur le passage du Danube par Napoléon, en 1809.

Rappelons brièvement les événements qui précédèrent cette opération.

L'Autriche, qui n'avait jamais pu se consoler d'avoir perdu en quinze ans, de 1792 à 1806, les Pays-Bas, les possessions de Souabe, le Milanais, la Vénétie, la Dalmatie, le Tyrol, brûlait de venger son humiliation ; mais, retenue par la crainte de nouveaux échecs, elle avait, en 1807, laissé échapper l'occasion de tomber à revers sur Napoléon, alors que celui-ci, passant sur la Prusse, s'était lancé sur la Pologne, laissant derrière lui la moitié du continent. Poussée par le dépit, l'Autriche, croyant voir dans la guerre d'Espagne une nouvelle occasion d'ouvrir les hostilités, avait armé avec une activité croissante, et tout faisait prévoir l'éclatement de la guerre au printemps de 1809.

Napoléon, averti par ses agents de l'imminence du danger, était revenu brusquement, le 22 janvier, à Paris. Sans perdre un instant, il commença de vastes préparatifs militaires. Fort affaibli du côté de l'Allemagne, surtout en vieux soldats, il ne lui restait dans ce pays guère plus de 110 000 hommes disséminés entre la Baltique et le haut Danube, et il ne disposait que de 70 000 hommes en Italie et de 10 000 en Dalmatie. Les mesures furent aussitôt prises pour porter ces forces, par de nouvelles conscriptions et par des troupes auxiliaires allemandes, polonaises et italiennes, à 400 000 combattants. 300 mille hommes devaient opérer sur le Danube, et 100 000 en Italie. Sans commettre encore aucun acte d'hostilité, il rapproche ses troupes du théâtre supposé de la guerre pour être prêt à toute éventualité.

L'Autriche, toujours indécise, ne pouvait plus reculer. Du reste, on pensait prendre Napoléon au dépourvu. On espérait que les Etats allemands alliés se détacheraient de lui; que les autres, la Prusse, exaspérée, en tête, se soulèveraient jusqu'au dernier homme, que l'empereur Alexandre abandonnerait au premier revers l'alliance française. On savait que tout le Tyrol était prêt à s'insurger et on se disait que c'était le moment où jamais d'agir et de sauver, non seulement la maison de Habsbourg, mais l'humanité tout entière. On comptait sur 300 000

hommes d'armée active, 200 000 hommes de landwehr, et sur les troupes irrégulières de la Hongrie. Les places de Ens, sur le Danube, et de Brück, sur la Muhr, étaient mises en état de défense, pour couvrir Vienne contre l'invasion venant de la Bavière et de l'Italie. Comorn, en Hongrie, fut également fortifiée pour servir de place de dépôt et de refuge.

Le plan d'opération adopté était le suivant : Sur les 300 000 hommes de troupes actives, 50 000, sous l'archiduc Jean, devaient seconder l'insurrection du Tyrol et contenir les Français en Italie ; 10 000 leur furent adjoints pour paralyser Marmont en Dalmatie. 40 000 hommes, sous l'archiduc Ferdinand, furent destinés à marcher contre l'armée saxo-polonaise, réunie sous Varsovie, et à observer les Russes du côté de la Galicie.

La masse principale, forte de 200 000 hommes, sous l'archiduc Charles, devait opérer en Allemagne. Aux troupes de landwehr incombaît la tâche de couvrir Vienne.

L'archiduc Charles, commandant de l'armée principale, était un indécis ; il balançait entre les opinions des officiers de son état-major. L'un d'eux voulait prendre la Bohême pour point de départ, déboucher sur Bayreuth, battre les Français en détail avant leur concentration, puis marcher sur Wurzbourg et Mayence, en soulevant l'Allemagne, et pénétrer en France par le plus court chemin. Un autre, craignant de voir arriver les Français sur le flanc gauche de l'armée et en menacer la ligne d'opération, trouvait plus sûr de prendre la route ordinaire, celle du Danube, par laquelle les Français devaient naturellement arriver, en raison de la facilité des communications. On renonçait ainsi à surprendre l'ennemi, mais on voulait le battre avant qu'il fût trop nombreux.

Pendant que, longuement, on discutait ces deux alternatives, les événements tranchèrent la question. La nouvelle de la marche des Français sur Ulm et Würzburg, obligea à renoncer au premier plan, qui, pour réussir, eût exigé la promptitude de l'éclair. On n'en garda pas moins quelque chose, en détachant 50 000 hommes en Bohême, sous les ordres de Bellegarde et de Kollowrath, avec mission de déboucher sur Bamberg et d'étendre l'aile gauche vers Ratisbonne ; le corps principal devait, lui, remonter le Danube par la rive droite et lui tendre la main sur ce même point.

Ainsi, par suite de ces malheureuses indécisions et de la

manie de détacher des troupes pour parer à toute éventualité, on était arrivé à réduire de moitié l'armée principale, qui devait terrasser Napoléon. L'archiduc Charles, au lieu de 300 000 hommes, n'en avait plus que 150 000 au maximum, car il n'était pas certain de pouvoir amener à lui, à temps, les 50 000 hommes de Bellegarde.

Le plan de Napoléon était de concentrer ses forces à Ratisbonne et de marcher droit sur Vienne par la route du Danube, en se couvrant, du côté du Tyrol, par la mise en état de défense d'Augsbourg et par des têtes de pont sur le Leck. Pour tirer tout le parti possible du Danube, Napoléon fit acheter une grande quantité de bateaux en Bavière et fit venir 4200 marins de Boulogne.

Les hostilités commencèrent un peu plus tôt que Napoléon ne le supposait. Le 10 avril, l'archiduc Charles franchit l'Inn et, six jours plus tard, l'Isaar, refoulant les Bavarois de Landshut sur l'Abens. De Landshut, il dirigea son armée en trois colonnes vers le Danube, dans la direction de Kellheim et de Neuenstadt, en amont de Ratisbonne, tandis que Bellegarde, attaquant Davout qui approchait de Ratisbonne, devait opérer par ce point sa jonction avec la masse principale. Une division de 10 000 hommes, sous Jellachich, que l'archiduc avait détaché sur sa gauche dans la direction de Munich, lors du passage de l'Isaar, devait également le rejoindre à Ratisbonne. Mais, cette division, il ne la revit plus de toute la campagne. Par suite des événements, elle dut se retirer par le Tyrol et fut ainsi perdue pour les opérations décisives.

Averti à temps de ce qui se passait, Napoléon était arrivé le 17 avril sur le théâtre d'opération. Trop tard pour concentrer ses forces à Ratisbonne, il les porta sur l'Abens, où se trouvaient les Bavarois, ainsi que les Wurtembergeois, qui venaient d'arriver. Le maréchal Davout, qui se trouvait à Ratisbonne, réussit, par une audacieuse marche de flanc, à se glisser entre le Danube et l'armée autrichienne, à la barbe de celle-ci, et à opérer, après un combat sanglant à Thengen, sa jonction avec Napoléon.

Cette marche de flanc révéla à l'empereur l'immense étendue du front des Autrichiens et le manque de liaison de leurs différentes colonnes, qui traversaient un pays extrêmement

couvert, parsemé de marécages et de bois, coupé de vallons et de coteaux.

Sans attendre Masséna, qui avançait d'Augsbourg avec 50 000 hommes, Napoléon attaqua, le 20, les Autrichiens, avec les 100 000 hommes qu'il avait réunis ; il rejeta leur aile gauche sur Landshut et la sépara ainsi du gros, qui allait être acculé sur le Danube, vers Ratisbonne.

Croyant avoir devant lui l'archiduc lui-même, Napoléon poursuit l'ennemi avec le gros de son armée, renforcée depuis par Masséna, jusqu'à Landshut, où une quantité de voitures, entre autres un train de pontons tout neuf, tombe entre ses mains. Mais, averti par Davout, qui commandait l'aile gauche et se trouvait aux prises avec des forces supérieures, que la masse principale de l'ennemi est à Eckmühl, Napoléon se rabat avec toutes les troupes disponibles sur Eckmühl et rejette sur Ratisbonne l'Archiduc ; celui-ci se décide à passer le Danube, pour opérer sa retraite par la Bohême.

Ainsi, après cinq jours de luttes ininterrompues, à Thengen, Abensberg, Eckmühl, luttes suivies de l'attaque de Ratisbonne, l'aile gauche autrichienne, commandée par Hiller, était définitivement séparée de l'armée et l'Archiduc rejeté dans la Bohême, coupé de sa ligne d'opération.

La route de Vienne était ouverte à l'Empereur.

Renonçant à poursuivre l'Archiduc, dont l'armée était réduite à 80 000 hommes, Napoléon résolut de pousser droit sur Vienne. Par un nouveau coup, il lui aurait été facile d'augmenter la désorganisation de son adversaire ; il est probable cependant que l'armée française était trop fatiguée pour suivre les Autrichiens dans un pays déjà épuisé, où le ravitaillement aurait été difficile. Probablement aussi, Napoléon pensait qu'en longeant le Danube, chassant devant lui le corps Hiller, et se tenant entre l'Archiduc Charles et son frère Jean, qui venait de battre les Français à Pordenone et à Sacile, il empêcherait la jonction générale des forces autrichiennes.

Il descendit donc le Danube, tenant la rive droite et faisant éclairer la rive gauche par la cavalerie légère ; il détacha, sur sa droite, les Bavarois, pour rejeter la division Jellachich vers le Tyrol et réoccuper ce pays, dont on avait chassé les garnisons bavaroises. Straubing, Passau, Lintz, points principaux de communication entre la Bohême et la Bavière, furent successivement occupés et mis en état de défense.

L'intention de tenir éloigné du Danube le corps Hiller, tout en le refoulant, et de le prévenir à tous les points de passage, fut déjouée par l'admirable conduite de ce corps. Culbutant par un brusque retour offensif l'avant-garde ennemie qui le talonne, Hiller gagne le Danube, arrête encore l'armée française derrière la Traun, puis, se dérobant de nouveau, continue à descendre le Danube, détruisant les ponts et emmenant tous les bateaux. A Krems, il franchit le fleuve pour opérer sa jonction avec l'Archiduc, n'envoyant à Vienne qu'un détachement pour concourir à la défense de la capitale. L'Archiduc, contraint à un grand détour par Pilsen et Budweiss, ne pouvait arriver à temps pour couvrir Vienne. Du reste, il préféra rester sur la rive gauche pour avoir le temps de raffermir son armée.

Malheureusement, on avait négligé de mettre Vienne en état de défense. Les vieux remparts qui, en 1683, avaient résisté aux Turcs, étaient maintenant entourés de faubourgs, ensorte qu'on ne pouvait tirer des remparts que par dessus les faubourgs. Et, comme seules troupes de défense, on ne comptait que 10 à 12 000 hommes, parmi lesquels un ramassis de gens sans valeur.

Si on avait mis en état le mur d'enceinte des faubourgs, si on avait utilisé les 500 canons de l'arsenal et constitué une garnison en rapport avec l'étendue de la place, Vienne eût pu tenir jusqu'à ce que les armées d'Italie et de Bohême aient rallié sous ses murs. Appuyées alors à cette place, les forces réunies de l'Autriche auraient osé accepter une bataille décisive, avec toutes chances de succès. En l'état où elle se trouvait, Vienne ne pouvait faire qu'un semblant de résistance.

Marchant sans relâche, Napoléon arriva le 10 mai devant la place. Après quelques jours d'investissement, le gouverneur abandonna la capitale à l'ennemi et se retira sur la rive gauche du Danube, par le pont de Thabor, qu'il détruisit immédiatement après son passage.

Le 13 mai, Napoléon était maître de Vienne. Il était loin d'avoir terminé la guerre. Il avait devant lui, de l'autre côté du fleuve, l'Archiduc qui, avec les débris du corps Hiller, avait reporté son armée à 90 000 hommes. Il lui fallait donc franchir le Danube de vive force, pour frapper le coup décisif.

Avant d'aborder cette grande opération, Napoléon tint à assurer sa ligne d'opération par des fortifications élevées sur

les points les plus importants. Les ponts détruits de Passau, de Lintz et de Krems furent rétablis et pourvus de doubles têtes de pont, de manière à interdire le passage à l'ennemi et à le conserver libre pour ses propres troupes.

Il importait aussi à l'Empereur de consolider son établissement à Vienne. Du côté du Tyrol, il n'y avait rien à craindre, Lefébure, à la tête des Bavarois, tenait le pays et Jellachich en échec. Du côté de la Styrie, il fallait, au contraire, s'attendre à voir bientôt paraître l'archiduc Jean, que la nouvelle du désastre de Ratisbonne avait fait battre en retraite. Pour l'empêcher de tomber à l'improviste sur Vienne, en débouchant par la route de Neustadt, et le forcer à faire le plus grand détour possible du côté de la Hongrie, avant de rejoindre l'archiduc Charles, Napoléon pousse sa cavalerie jusqu'à Bruck, Cédenbourg et Presbourg. Dans cette direction, il pouvait aussi tendre plus facilement la main au prince Eugène, qui était sur les talons de l'archiduc Jean.

En Pologne, les événements marchaient à souhait pour l'Empereur. L'archiduc Ferdinand faisait des marches et contre-marches le long de la Vistule, bataillant avec Poniatowski, et ne songeait nullement à venir prendre part à la grande lutte qui allait décider du sort de son pays.

Satisfait de la tournure qu'avaient pris les événements, Napoléon choisit son point de passage.

\* \* \*

C'est à proximité de Vienne qu'il fallait passer le Danube, parce qu'en s'éloignant de la ville, on s'exposait à voir celle-ci appeler à l'instant l'archiduc Charles, et que, pour le contenir, il aurait fallu aliéner un corps de 30 000 hommes, qui aurait fait besoin à la bataille décisive. Napoléon était en outre attaché à Vienne par les ressources de la capitale et par sa situation, au débouché des routes venant de l'Italie.

De Klosterneubourg, point où le Danube sort des montagnes, le fleuve s'épanche dans la grande plaine de Vienne, se divise en une multitude de bras et devient dès lors plus large en même temps que moins rapide et moins profond. En aval d'Ebersdorf, en approchant de Presbourg, il s'encaisse de nouveau, se rétrécit, prend une rapidité et une profondeur croissantes et présente des rives escarpées peu favorables à l'établissement de ponts.

Le courant étant, dans le pontage, le facteur principal de la difficulté, tandis que la largeur du cours d'eau n'influe surtout que sur la quantité de matériel à employer, la partie du Danube la plus voisine de Vienne était aussi à cet égard tout indiquée pour le passage ; de plus, la présence dans ces parages d'îles et d'ilots partageant le fleuve permettait de diviser le travail et d'amoindrir les difficultés de la traversée. Napoléon arrêta son choix sur deux de ces îles, celle de Schwarze Laken, en amont de Vienne, en face de Nussdorf, et celle de Lobau, à deux lieues en aval de la ville, vis-à-vis d'Ebersdorf (Pl. VI). Ces îles étaient, en effet, assez étendues pour y descendre à couvert ; rapprochées de la rive ennemie, elles permettaient en outre de franchir la plus grande masse d'eau sous leur protection, ne laissant plus qu'un faible bras à traverser pour déboucher sur l'ennemi.

On n'avait toutefois pas observé que l'île de Schwarze Laken était reliée par une jetée à la rive gauche occupée par les Autrichiens. 500 hommes, passés à la rame, furent massacrés ou faits prisonniers avant qu'on ait pu débarquer des secours.

Renonçant à ce point, Napoléon résolut d'opérer son passage par l'île de Lobau seule.

Cette île offrait des dispositions très heureuses aux projets de l'Empereur. Elle était partiellement boisée et présentait un rideau d'arbres continu entre les Français et les Autrichiens. Longue d'une lieue, large d'une et demie, son étendue permettait de s'y installer hors de portée des projectiles ennemis. Une fois dans l'île, on n'avait plus à traverser qu'un bras de 100 à 115 mètres pour gagner la rive ennemie. Mais, pour occuper l'île, on devait ponter le grand Danube, composé de deux bras immenses, l'un de 430, l'autre de 215 mètres, séparés par un banc de sable.

On résolut de réservier pour le petit bras de la rive gauche le pont pris à Landshut et de construire le pont du grand Danube avec du matériel de circonstance.

Il fallait pour le grand pont 70 à 80 bateaux de forte dimension. Ceux qui descendaient le Danube en convois étaient d'un modèle qui ne convenait pas, ou avaient été retenus pour les ponts de Passau, de Linz et de Krems. Ceux qu'on avait espéré trouver à Vienne avaient été coulés ou emmenés à Presbourg. On finit pourtant par en trouver environ 90 qui avaient été immergés et qu'on répara. On parvint aussi, non sans peine,

à découvrir des cordages. D'ancres, on n'en trouva point. Les faire fabriquer, eût pris trop de temps. On pensa y suppléer au moyen de canons de gros calibre et de caisses remplies de boulets, formant des poids de 1200, 2000 kilos et plus. Quant aux poutrelles, elles ne manquaient pas, le pays étant riche en bois, mais on eût à scier tous les madriers, dont il ne fallait pas moins de 2600 mètres carrés.

Tout le matériel de passage, préparé à Vienne, fut amené, du 18 au 19 mai, à Ebersdorf. Les troupes destinées à passer les premières y arrivaient en même temps. Dès le 18, l'opération commence sous les yeux de Napoléon. On fait passer à la rame sur l'île de Lobau la division Molitor. Refoulant quelques avant-postes ennemis, Molitor ne s'avance que jusqu'au milieu de l'île, pour ne pas donner à l'ennemi l'idée d'une entreprise sérieuse, et dispose ses troupes derrière un canal de 20 à 25 mètres, qui ne se remplissait que par les hautes eaux. Pendant ce temps, le général Pernetti se met en devoir de lancer le grand pont. Les difficultés d'ancrage augmentent au fur et à mesure de l'avancement, par suite d'une crue dont les progrès deviennent menaçants. A plusieurs reprises, les ancrages dérapent et les bateaux sont entraînés. On arrive cependant, à force de plonger d'énormes poids dans le fleuve, à fixer les bateaux, au nombre de près de 70, et à poser enfin le tablier. Toute la journée du 19 et la moitié de celle du 20 sont employées à terminer cet immense travail. Immédiatement, une seconde division est lancée dans l'île, puis la division de cavalerie Lasalle et plusieurs trains d'artillerie.

Avec ces forces, Molitor franchit sur un pont de chevalets, le canal derrière lequel il s'était arrêté et qui se remplissait d'eau, balaie le reste de l'île et s'apprête à franchir le dernier bras. Choisissant à cet effet un rentrant, il place son artillerie des deux côtés, de manière à mitrailler la rive opposée par un feu croisé. L'Archiduc n'était évidemment pas encore prévenu de ce qui se passait. 200 voltigeurs, traversant à la rame, ne rencontrent que quelques faibles postes, incapables de résister. On put ainsi commencer immédiatement la pose du pont ; 15 pontons suffirent, le bras ne mesurant à ce point que 100 mètres à peine. En trois heures, le travail est terminé.

Aussitôt quatre régiments de cavalerie de Lasalle passent le pont, suivis des voltigeurs des deux divisions qui sont dans l'île.

A la sortie du pont, les tirailleurs pénètrent dans un petit bois qui aboutit aux deux côtés du rentrant formé par le petit bras du Danube et en chassent les faibles détachements qui l'occupent. La cavalerie prenant les devants, s'élance dans la plaine qui s'ouvre au delà et qui s'élève en pente douce jusqu'aux hauteurs de Neusiedel et de Wagram. A gauche, se trouve le village d'Aspern, à droite celui d'Essling. Un fossé, probablement un ancien bras du Danube, s'étend d'un village à l'autre. La cavalerie le franchit au galop, mais, se heurtant à une forte avant-garde de cavalerie ennemie, elle se replie derrière le fossé que viennent occuper les voltigeurs. Le jour est sur son déclin, la division Molitor passe la nuit à Aspern, la division Bondet à Essling. La cavalerie bivouaque derrière le fossé entre les deux villages.

Le passage des troupes sur le grand pont avait continué sans relâche ; malheureusement, l'après-midi du même jour, le pont se rompit, quelques bateaux ayant cédé à la violence du courant. Le fleuve était monté de 0<sup>m</sup>90 et montait toujours. Pernetti rétablit le pont dans la nuit et le défilé reprit le 21, au point du jour.

Vers midi, on aperçut du clocher d'Essling l'armée autrichienne s'avancer en plusieurs colonnes contre Aspern et Essling. A cette heure, Napoléon n'avait encore que 25 000 hommes sur la rive gauche et le pont venait de se rompre de nouveau sous l'influence d'une nouvelle crue de 1<sup>m</sup>20. Il allait se retirer dans l'île, lorsqu'on lui annonça que le pont était rétabli et que le défilé recommençait. Il ne pouvait cependant songer, avec le peu de troupes à sa disposition, qu'à tenir la ligne d'Essling-Aspern qui couvrait le débouché.

L'action, commencée à 3 heures, ne fut interrompue que par la chute du jour. Napoléon tenait encore Aspern et Essling, bien que les Autrichiens aient réussi à mettre un pied dans Aspern et à s'emparer d'Enzersdorf, l'extrême droite des Français. Les renforts continuaient à affluer, lorsque, vers minuit, le pont céda pour la troisième fois ; le Danube venait de monter encore de 2 mètres, ce qui portait à 4 mètres sa crue totale. Le passage fut cependant rétabli vers la pointe du jour, en sorte que, le matin du 22, Napoléon réussit à mettre en ligne 60 000 hommes, appuyés par 150 canons. L'Archiduc avait près de 300 pièces, mais n'avait guère plus de combattants que l'Empereur, attendu que sur les 90 000 hommes dont il

disposait, il avait laissé de forts détachements à Linz et sur d'autres points du haut Danube.

La reprise de la bataille commença de grand matin. Les Autrichiens formaient un vaste demi-cercle autour d'Aspern et d'Essling. Masséna, qui commandait l'aile gauche, ne réussit pas à déloger complètement les Autrichiens du village d'Aspern, qui ne présentait plus qu'un monceau de ruines et de cadavres; Lannes, avec l'aile droite, parvient à tenir l'ennemi à distance d'Essling. Napoléon, apercevant que les deux ailes de l'adversaire étaient faiblement reliées résolut d'enfoncer le centre de la ligne ennemie, et, par un effort vigoureux, porta Lannes brusquement en avant. Deux divisions que l'on attendait d'un instant à l'autre devaient le couvrir sur sa droite.

Le centre autrichien plia sous le choc des 20 000 fantassins et 6000 cavaliers de Lannes, et se retirait en désordre, lorsque, dans ce moment suprême, l'archiduc Charles, si souvent indécis dans le conseil, mais brave entre tous sur le champ de bataille, accourt de sa personne et, saisissant un drapeau, arrête la retraite de ses soldats. Profitant de ce moment, il ramène de sa droite des troupes sur le centre, et appuyé par plus de 200 pièces de canon, il ouvre un feu terrible sur le front et les flancs du corps de Lannes.

Lannes, qui avait laissé un large vide entre ses troupes et Essling, se trouvait en l'air; il avait en vain demandé à l'Empereur de couvrir ses derrières. Napoléon n'avait plus alors assez de troupes sous la main, il venait par surcroit d'apprendre une nouvelle rupture du grand pont, rupture cette fois complète, amenée par la crue toujours intense des eaux, et par ce que charriaît ce fleuve: arbres déracinés, bateaux renfloués par l'élévation de l'eau, moulins enflammés lancés par l'ennemi, etc. Les pontons avaient été entraînés à la dérive, les uns à droite, les autres à gauche.

Pousser Lannes plus avant sans être en mesure de le soutenir, c'était s'exposer à un désastre.

Napoléon le comprit; il lui donna l'ordre de se replier sur la ligne d'Essling-Aspern, où il tint jusqu'à la fin du jour; puis l'Empereur, auquel les munitions allaient manquer, se retira avec toutes ses troupes dans l'île de Lobau; il fit couper derrière lui la cinquenelle du pont qui se rabat sur l'île. L'en-

nemi tombant de lassitude ne l'inquiéta pas trop dans son mouvement en retraite.

La bataille, une des plus sanglantes du siècle — elle avait coûté plus de 40 000 morts et blessés — était perdue pour Napoléon. Parmi les morts se trouvaient Lannes et St-Hilaire. Heureusement pour l'Empereur, les Autrichiens étaient eux-mêmes trop accablés pour attaquer l'île ou pour aller, à marches forcées, passer le Danube à Presbourg et revenir à Vienne écraser les 40 000 hommes restés sur la rive droite.

Le premier souci de Napoléon fut d'envoyer dans l'île de Lobau des vivres, des munitions et des effets de pansement. Malgré un travail ininterrompu de cinq jours et quatre nuits, les vaillants pontonniers, réunissant ce qui restait de bateaux provenant du grand pont, se mirent immédiatement à passer à la rame tous ces ravitaillements. Ils eurent à lutter contre la violence et la hauteur des eaux et à braver les corps flottants que charriaient la rivière. Ces transports pénibles et dangereux durèrent toute la nuit même du 22 et le jour suivant.

Le second soin de Napoléon consista à rétablir le pont du Danube pour ramener l'armée sur la rive droite et parer à un passage des Autrichiens sous Presbourg. En attendant que les préparatifs fussent terminés, on fit repasser dans des bateaux une partie de l'infanterie de l'île de Lobau à Ebersdorf. Le 25, on parvint à établir un pont avec les pontons qui avaient servi au passage du petit bras, et des bateaux retrouvés le long du fleuve. L'évacuation fut poursuivie jusqu'au 27 et il ne resta plus dans l'île que le corps Masséna qui devait en assurer la possession.

Le pont de bateaux avait été peu à peu consolidé par de nouveaux câbles solides et de fortes ancre qu'on avait enfin réussi à trouver. Néanmoins Napoléon, devenu aussi prudent qu'il avait été tout d'abord téméraire, trouvait cette communication trop peu sûre pour s'engager de nouveau sur l'autre rive. Il résolut donc de jeter, à 40 mètres en amont du pont de bateaux, un pont de pilotis. C'est le génie, sous le général Bertrand, qui fut chargé de cette construction. Les pontonniers, plus habitués à l'eau, devaient manœuvrer les bateaux servant d'échafaudage et faire en général tout le service de bateliers. Les marins devaient aider les pontonniers et faire en

outre le service de croisière pour arrêter les corps flottants lancés par l'ennemi.

Le bois ne manquait pas à Vienne ; les ouvriers et les moyens de transport ne faisaient pas défaut non plus. Le général Bertrand embaucha un grand nombre de charpentiers oisifs qui avaient besoin de gagner leur vie. Les bois préparés étaient amenés de Vienne par un petit bras du fleuve en communication avec le grand et descendus ensuite à Ebersdorf. Tous les chevaux d'artillerie devenus disponibles par l'interruption des hostilités furent utilisés pour les transports. En vingt jours, soixante piles furent achevées et un tablier solide établi au-dessus du niveau des plus hautes eaux.

Pour protéger complètement les deux ponts contre le choc des corps flottants, Napoléon abandonnant l'idée primitive de tendre une chaîne gigantesque d'une rive à l'autre, fit établir une estacade oblique en amont des ponts. Mais ce moyen s'étant trouvé insuffisant pour arrêter tous les corps flottants, les marins furent chargés de faire de nouveau le service de croisière au-dessus de l'estacade, pour harponner tous les objets dangereux et les amener à la rive.

Pendant ce temps, Napoléon s'était activement occupé de renforcer son armée au moyen de troupes fraîches. Il réussit également à rallier l'armée du prince Eugène, qui avait poursuivi l'archiduc Jean en retraite en livrant de nouveaux combats. Ce dernier, rejoint par les restes de la division Jellachich, s'était dirigé du côté de Raab, en Hongrie, pour ne pas être pris entre deux feux.

Napoléon disposait ainsi de 150 000 hommes et de 550 canons. Il détacha du côté de Presbourg un corps qui devait empêcher l'archiduc Jean de passer le Danube en ce point et de prendre part à la bataille décisive.

L'île de Lobau constituait un vaste camp retranché. L'Empereur fit d'abord éléver dans l'île une tête de pont en prévision d'une retraite forcée. Puis, il fit construire des magasins pour les munitions que lui fournissaient les arsenaux de Vienne, pour les farines, tirées de la Hongrie, etc., et fit parquer plusieurs milliers de bœufs, amenés également de ce pays. Des vins en abondance et d'excellente qualité, tirés des caves de l'aristocratie autrichienne et des couvents, y furent également envoyés.

Pour circuler dans l'île avec plus de facilité, de nuit comme de jour, les communications furent multipliées dans tous les sens, traversant les parties basses en remblai et les canaux sur des ponts de chevalets; en outre, des poteaux indicateurs, munis de lanternes, furent placés à tous les croisements de routes.

Restait à préparer les moyens qui devaient assurer le passage du petit bras en face de l'ennemi. L'ancien point de passage ne pouvait plus convenir, non seulement parce que l'ennemi avait fermé cette porte en élevant d'Essling à Aspern des retranchements hérissés d'artillerie, mais aussi parce que les Autrichiens, étant sur leurs gardes, il fallait faire irruption en masse; or le terrain ne présentait pas l'espace nécessaire à un grand déploiement. Aussi Napoléon résolut-il de déboucher par la droite de l'île, sur la grande plaine qui s'étendait en face. L'autre rive n'offrait, il est vrai, aucun point d'appui, mais en traversant en grande masse, la protection du terrain devenait moins nécessaire.

Pour tromper l'ennemi sur ses véritables intentions, l'Empereur multiplia les ouvrages en face de l'ancien point de passage, tandis qu'en réalité, les travaux les plus importants se faisaient sur la partie droite de l'île, de Enzersdorf au grand Danube. Quelques îlots, disséminés au milieu du petit bras, furent reliés par des ponts à l'île de Lobau et armés de batteries de gros calibre, tirées des arsenaux de Vienne. 109 pièces de canon devaient foudroyer Aspern, Essling, les ouvrages élevés sur la rive gauche, la ville d'Enzersdorf, ainsi que toute la plaine choisie pour le déploiement.

Les moyens de passage devaient permettre non seulement de lancer sur l'autre rive, *en quelques minutes*, plusieurs milliers d'hommes pour écraser les avant-postes ennemis, mais encore d'y jeter en deux heures 50 à 60 000 hommes et, en cinq heures, toute l'armée, soit 150 000 hommes, 550 pièces de canon et 40 000 chevaux.

L'île de Lobau fut couverte de chantiers où travaillaient, à côté des troupes du génie et des pontonniers, des milliers de charpentiers civils dirigés par des constructeurs et des ingénieurs autrichiens et français. Ces ouvriers de toutes origines travaillaient avec une incroyable activité, et l'île ressemblait aux chantiers des grands ports de mer. Les bois, tirés des Alpes ou trouvés à Vienne, tels que courbes, poutres, ma-

driers, étaient de toutes parts embarqués sur le Danube, qui les charriait jusqu'à Ebersdorf; de là, on les faisait passer dans les canaux intérieurs de l'île de Lobau. Saisis par la hache des charpentiers, ils prenaient la forme qui convenait à leur destination. Les chantiers, complètement à couvert, aboutissaient au petit bras par des canaux intérieurs qui devaient faciliter et activer le transport au point voulu du matériel préparé. Ce matériel comprenait d'abord 45 grands bateaux capables de porter chacun 300 hommes et couverts d'un mantelet mobile qui, en s'abattant, facilitait le débarquement. Des cinquenelles étaient destinées, après la première traversée à la rame, à transformer ces bateaux en bacs allant et venant continuellement d'une rive à l'autre. Puis quatre ponts, deux de bateaux, un de ponton, un pont de grand radeau. Trois corps devant déboucher à la fois, chacun disposait de cinq grands bateaux et d'un pont; le quatrième pont, celui de radeau, était destiné au passage de l'artillerie et de la cavalerie. En outre, un pont construit dans le canal Alexandre devait entrer d'une seule pièce dans le bras, et, par une conversion, relier en quelques minutes les deux rives, de telle manière qu'une colonne d'infanterie pût déboucher aussi rapidement que les avant-gardes transportées dans les bateaux. Ce pont d'une seule (Pl. VI) pièce fut pourvu de quatre articulations lui permettant de suivre les inflexions du canal dans lequel il était préparé<sup>1</sup>. Non content de cela, Napoléon fit confectionner tout le matériel nécessaire : pontons, radeaux, poutrelles, pour jeter au besoin cinq ponts supplémentaires et activer ainsi le passage en cas de revers.

<sup>1</sup> Nous donnons à la pl. VI, d'après une note des Archives nationales, publiée par M. le général Petit dans la *Revue du Génie* d'octobre 1895, divers croquis du pont articulé qui fut préparé de toutes pièces dans le canal Alexandre, et lancé par conversion sur le petit bras du Danube.

Voici quelques détails relatifs à l'articulation et à la manœuvre de conversion du pont :

*Articulation.* Chaque articulation est constituée par une travée déplatelée, dont les poutrelles reposent librement par l'une des extrémités sur une traverse TT de manière à pouvoir jouer dans tous les sens. En tirant sur les câbles qui relient les pontons et en agissant sur les poutrelles, on ouvrait ou fermait plus ou moins la charnière. On redressa le pont de la même manière dès qu'il sortit du canal. Puis les extrémités libres des poutrelles de chaque travée articulée furent fixées sur les plats-bords du ponton, les contrevents C mis en place et aussitôt le platelaguindage et le effectués.

Tous les préparatifs — sous la garde des marins qui, montés sur des bateaux armés étaient continuellement en croisière — furent terminés le 1<sup>er</sup> juillet, après un mois de travail. Dans les journées des 1<sup>er</sup>, 2 et 3 juillet, l'armée fut rassemblée dans l'île de Lobau et le passage fixé à la nuit du 4.

\* \* \*

L'Archiduc, pour son malheur, n'avait pas mis à profit son temps, ni renforcé suffisamment son armée ; avec les 20 mille hommes venus de Lintz, celle-ci ne comptait guère plus de 80 à 90 000 combattants. Il aurait pu presser son frère Jean de lui amener les 20 000 soldats qui lui restaient, rappeler de la Pologne 30 à 35 000 hommes qui ne faisaient que des courses inutiles, et tirer encore à lui 8 à 10 000 soldats du haut Danube, de manière à opposer à Napoléon une armée de force égale. Après s'être établi sur les hauteurs de Neusiedeln et de Wagram, il n'avait pas même préparé le terrain de la lutte en se servant de tous les avantages que pouvait lui procurer la fortification.

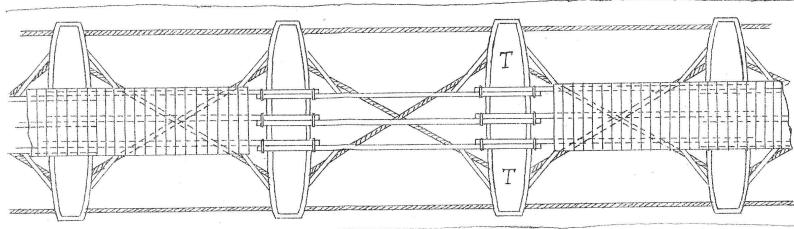
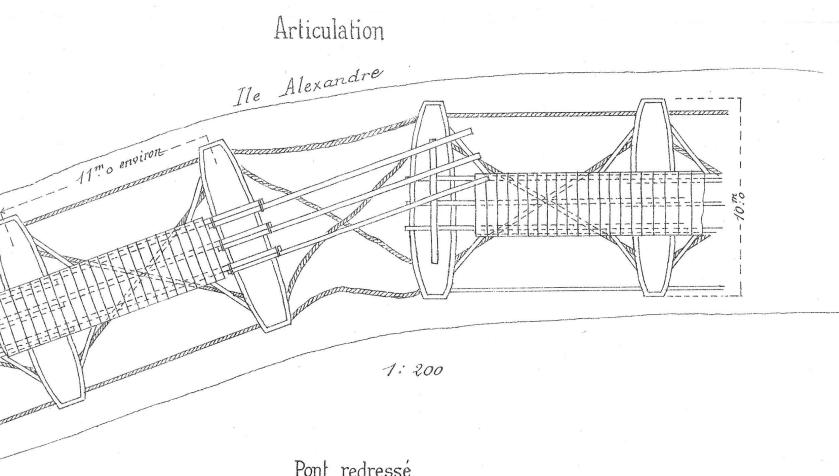
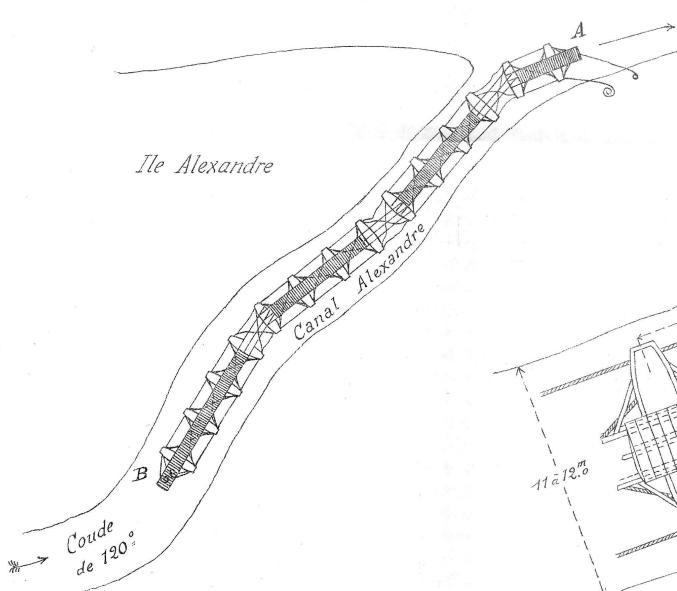
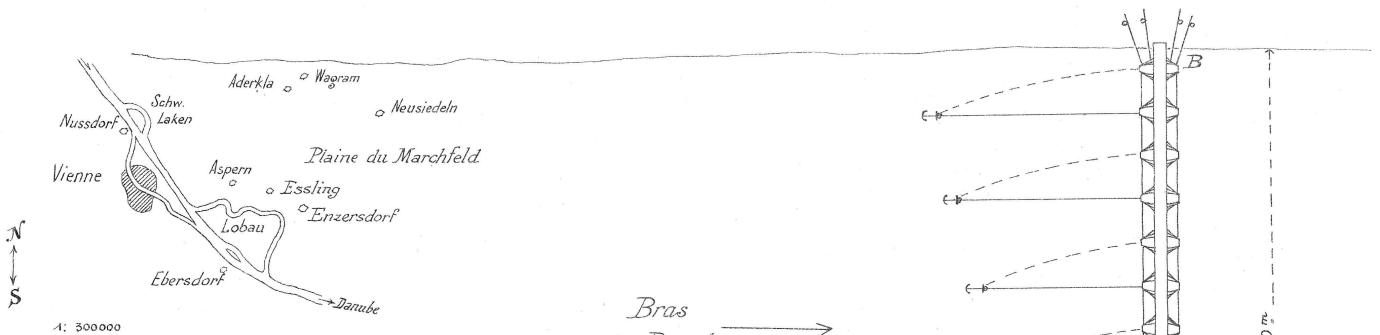
Le 4 juillet, à la chute du jour, les trois corps destinés à passer les premiers se rapprochèrent de la droite de l'île, Masséna en face d'Enzersdorf, Davout et Oudinot échelonnés entre Masséna et le confluent. Oudinot, qui était à l'extrême-droite, commence son passage le premier, les autres un peu plus tard, à 11 h. Chaque corps lance en quelques minutes 1500

Les colliers, les coins servant à fixer les poutrelles, les madriers et le guindage avaient été déposés sur les travées voisines des articulations.

*Conversion du pont.* Le pont sorti du canal Alexandre, ayant été redressé, son extrémité A fut arrêtée à la rive par les câbles courant tout le long du pont, et l'autre extrémité B poussée au large. Le courant appuyant sur le flanc des pontons, fit converser le pont vers la rive opposée. Jetant les ancras pendant la conversion, les pontonniers modérèrent, puis arrêtèrent le mouvement, en tirant sur les câbles d'ancre. Au moment où l'extrémité du pont toucha la rive opposée, une escouade sauta à terre et amarra les câbles longitudinaux aux arbres voisins.

L'anrage était une opération très délicate. Les pontonniers durent mouiller les ancras non pas sur une ligne parallèle à l'axe du pont, mais sur une ligne oblique, telle qu'après avoir jeté l'ancre et reporté le bout du câble sur le ponton voisin du côté du pivot, le câble d'ancre se trouvât d'équerre au pont, c'est à dire exactement dans le fil de l'eau.

Les pontonniers ayant été instruits et préparés pour tous les détails, le lancement fut exécuté en tous points comme il avait été prévu.



hommes sur l'autre rive. Les cinquenelles sont aussitôt fixées à des arbres désignés d'avance, et les bateaux, transformés en bacs, continuent sans relâche leurs transports. Le pont construit d'une seule pièce sort presque en même temps du canal Alexandre, s'arrête à environ 150 mètres au-dessous et converse pour relier les deux rives. La manœuvre de conversion du pont, l'ancre et la fixation aux rives avaient duré 5 minutes. L'opération entière, y compris la descente, n'avait pas exigé plus de 23 minutes.

Les trois autres ponts de pontons, puis celui de radeaux, sortirent également de leurs canaux, mais en pièces détachées. Deux heures et demie après, les ponts de pontons étaient achevés ; celui de radeaux exigea quatre heures de travail.

La nuit était sombre et orageuse. Le tonnerre mêlait sa voix au grondement des formidables batteries de gros calibre qui avaient ouvert le feu dès que le passage fut dévoilé. Mais chaque détail avait été prévu et préparé, tout marchait à souhait et avec une régularité et un ensemble merveilleux. A l'aube du jour, 5 juillet, 70 000 hommes se trouvaient déjà déployés sur la rive gauche et le reste suivait, sauf quelques bataillons retenus pour garder l'île ; on jeta encore trois nouveaux ponts, aussitôt couverts, comme les premiers, par des retranchements improvisés.

Ce passage n'avait été inquiété que par une avant-garde autrichienne que, du reste, les pièces de gros calibre tenaient à distance.

Tout en refoulant cette avant-garde et en s'emparant d'Enzersdorf, l'armée pivote sur son aile gauche, s'avance par la grande plaine du Marchfeld et attaque le même jour l'Archiduc dans ses positions de Neusiedeln et de Wagram. Elle ne réussit pas toutefois à en déloger les Autrichiens ; une déroute même se produit dans les troupes qui sont chargées d'enlever Wagram.

La bataille, interrompue par la nuit, reprend le lendemain et dure toute la journée avec un acharnement inouï. Malgré l'héroïsme des troupes autrichiennes, elles durent à la fin céder le champ de bataille à l'ennemi, plus nombreux et de beaucoup plus fort en artillerie.

On sait le reste. L'Archiduc Jean arrivait trop tard pour secourir son frère, qui battit en retraite en Bohême. Continuer la guerre n'était plus possible. Après un dernier combat, à

Znaïm, un armistice fut conclu, suivi bientôt de la signature de la paix.

\* \* \*

Nous avons, bien involontairement, été entraîné à nous étendre sur l'ensemble de toute la campagne. La question que nous nous étions posée en commençant : nos pontonniers sont-ils en mesure de répondre à toutes les exigences du service, nous semble dominée par une autre, plus importante encore. Nous nous demandons si notre armée est aujourd'hui en état de soutenir honorablement une guerre et de protéger notre pays contre une invasion. Cette question se présente à l'esprit avec d'autant plus d'insistance qu'aujourd'hui, en Suisse, nos pensées se reportent aux événements d'il y a cent ans, événements douloureux pour l'ancienne confédération, dont la chute rappelle tant de sang et de larmes.

Nous avons vu que, pour la campagne de 1809, l'Autriche avait fait d'immenses préparatifs, et qu'elle avait mis sur pied 300 000 hommes de troupes bien instruites et bien armées. Malgré cette nombreuse armée, malgré sa bonne organisation, malgré l'excellence de ses soldats, l'Autriche succomba parce que ses forces n'étaient pas réunies au moment de l'action décisive. A Essling, son armée arrête victorieusement Napoléon ; un mois plus tard, à Wagram, ayant négligé d'appeler à elle les troupes qui guerroiaient inutilement ailleurs, elle est obligée de céder devant l'ennemi, qui, dans l'intervalle, avait presque doublé ses forces.

Qu'avaient fait chez nous, il y a cent ans, les gouvernements de la vieille Suisse en vue de la guerre ? Rien, absolument rien ! Dans l'espoir de l'éviter, ils s'étaient borné à lever quelques troupes à demi désorganisées. Le désarroi s'empare encore des gouvernants à l'entrée des Français. C'est alors qu'on voit le peuple se lever spontanément, accourir à la frontière et renouveler les actes d'héroïsme des anciens Suisses. Ces levées en masse, vieillards à cheveux blancs, femmes et enfants, mêlés à la milice, forçant à Neuenegg, à Rotenthurm, les vainqueurs d'Italie à fuir en désordre, révélèrent à l'Europe et à la Suisse elle-même une puissance, une énergie et un dévouement tels que l'histoire du monde n'en pourrait offrir de plus bel exemple. Qu'y a-t-il, entre autres actes obscurs, de plus sublime que ce paysan qui, le matin du 5 mars, entendant la fusillade, réunit autour de lui sa femme et ses enfants,

adresse sa prière au ciel, donne sa bénédiction aux siens et les conduit au combat, où tous tombent victimes de leur dévouement !

Si les gouvernements avaient su concentrer les efforts accomplis à Neuenegg, au Graüholz, à Rotenthurm, à Stanz, l'ennemi n'eût jamais foulé notre sol, malgré sa force numérique et son habitude de la guerre.

Aujourd'hui, comme autrefois, ce qui fait la valeur d'une armée, c'est moins le nombre et le degré de perfection de l'armement, que ses qualités manœuvrières et son adresse au maniement des armes. Mais ce qui, par dessus tout, la rend redoutable, c'est le dévouement, l'esprit de sacrifice et la foi en sa propre force.

Il faut donc bien se garder, dans les écoles, et plus tard au service militaire, de négliger, au profit de l'instruction proprement dite, l'éducation morale, qui seule forme l'homme au danger, le rend inaccessible au scepticisme corrupteur et le laisse insensible aux revers. N'oublions pas non plus que l'armée puise sa force dans le peuple tout entier et qu'un soin égal doit être apporté à l'éducation de la jeunesse féminine. Les femmes y ont du reste droit par le rôle élevé qu'elles ont joué dans notre histoire nationale. Le sentiment du devoir, pénétrant toute la nation, lui rendra faciles les sacrifices qu'elle s'impose pour le développement de son armée ; l'armée à son tour ne reculera devant aucun effort pour porter ses qualités au plus haut degré de perfection.

Avec une armée de 150 000 hommes, manœuvrière, exercée au tir, animée de l'esprit et de la foi des anciens Suisses, notre pays, aujourd'hui uni, pourra sans crainte regarder l'avenir.

PFUND.

